

L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 THE BAY CHARTERS, NEW ORLEANS, LOUISIANA

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 3 octobre 1911, 7 h. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit Centigrade).

Une belle figure qui disparaît.

A la surprise causée à la Nouvelle-Orléans par la mort du contre-amiral Schley s'est mêlée la tristesse, car l'homme y était connu, y comptait des admirateurs nombreux. Le brillant marin a eu son heure de célébrité, mais elle lui a valu bien des amertumes. Nous avons retracé hier à grands traits l'honorable carrière de ce héros, après avoir joué un rôle important dans la marine américaine, vivait depuis quelques années dans l'effacement; ses excellentes qualités de service lui avaient mérité la retraite à laquelle il avait donné la limite d'âge. Ce n'est pas en quelques lignes tracées à la hâte que l'on rend l'hommage qui convient à la mémoire d'un homme qui, en temps de paix comme en temps de guerre, a parfaitement servi son pays, a pleinement rempli tous ses devoirs de citoyen et de soldat. A Santiago de Cuba il se signala. Il commandait la flotte qui détruisit les navires espagnols en fait après leur sortie de la baie où, peu de jours avant, ils s'étaient réfugiés. Schley était à bord du croiseur Brooklyn, et c'est ce croiseur qui poursuivit de plus près la flotte de Cervera. Ce jour-là, le contre-amiral Sampson qui commandait en chef la flotte américaine, croisait dans les environs, il ne lui fut donc pas donné de prendre part au combat qui se livra le 3 juillet 1898. Sampson manque de générosité en la circonstance; il fit part de la victoire à son gouvernement, lui laissant comprendre qu'il avait été le héros de la journée. Schley, qui avait le respect des convenances et de la hiérarchie, eut un mot heureux lorsqu'il apprit que son chef s'associait à son triomphe: "Il y a assez de gloire dans cette victoire pour que chaque Américain en ait sa part"; on n'est pas plus magnanime. Lorsqu'on demanda à l'amiral espagnol, Cervera, quel était le vainqueur de Santiago, il répondit: "Il ne faudrait pas un verre

grossissant pour le découvrir". Schley est un destructeur, ses ennemis, mais fort de son honnêteté et de son droit il demanda à son gouvernement d'instaurer une enquête qui innocenterait de toutes les odieuses calomnies dont il avait été l'objet. Schley honora la Nouvelle-Orléans d'une visite, il y a quelques années. Les hommes les plus marquants de la ville lui donnèrent un banquet. Il faisait dans les Etats du Sud un voyage d'agrément, accompagné de personnages éminents, le général Joe Wheeler, M. Moore et autres. C'est à cette visite d'une durée de plusieurs jours, qu'il nous fut permis d'apprécier les hautes qualités qui distinguaient cet homme vraiment supérieur. Schley avait parcouru le monde entier et parlait plusieurs langues. Il s'exprimait en français avec une pureté et une élégance qui étonnaient. Il est mort dans la rue, et la foule qui le vit tomber se donnaient peu qu'elle avait sous les yeux un héros qui par elle avait été autrefois salué, acclamé: sic transit gloria mundi.

SAVORGNAN DE BRAZZA ET

Le Congo français.

Correspondance parisienne. Puisqu'on ne parle que du Congo, puisque l'admirable femme qui fut la compagne dévouée, on pourrait dire héroïque, de celui qui a donné le Congo à la France, a parlé la première, pour faire entendre une digne protestation, comment la figure de Savorgnan de Brazza ne s'évoquerait-elle pas d'elle-même? Elle semble planer sur les événements actuels. Tragique et douloureux, son ombre apparaît à nos yeux, comme pour nous dire: "N'ai-je donc travaillé, lutté, donné tout ce qu'il y avait en moi, d'ardeur, d'énergie, de patriotisme, que pour voir le Congo cédé à l'Allemagne?" Il n'était pourtant pas Français d'origine, ce grand Français qui nous a donné un empire africain. Il nous était venu d'Italie, de Venise dont l'âme conquérante vivait en lui et cherchait de nouveaux horizons. Il s'était attaché à la France, comme par instinct d'avenir, parce qu'il voulait faire grand et que là seulement il trouvait un terrain favorable. Sa mère, la comtesse Savorgnan de Brazza, et son frère restèrent Italiens; lui, amoureux de la mer presque autant que de la France, peut-être par stavisisme vénitien, sollicita son entrée à l'École navale. Il en sortit officier français. C'est comme enseigne qu'il devint explorateur. Emmerveillé de la fertilité du sol au Gabon, sachant que déjà l'Afrique était le gîte où les puissances allaient se partager, nous avions refusé en 1875 les bouches du Niger, prises peu après par l'Angleterre, il demanda un congé, une mission, et il s'enfonça résolument dans les terres. Je le vois encore, en 1880, chez Mme Antoine d'Abbadie, rue de Bac, parlant avec une extrême simplicité de cette première expédition au Congo, d'où il rapportait le fameux traité avec Maococo, le traité qui nous livrait tout le pays, depuis le Gabon jusqu'au Congo, moins l'embouchure dont Stanley avait déjà pris possession. Ai-je besoin de faire son portrait, si connu et même si populaire. Il était grand, maigre

"comme un oiseau de proie", presqu'isolé, tant ses grandes bras et ses grandes jambes se posaient au hasard. Déjà il se voyait un peu, par timidité peut-être, plus encore que par fatigue, car c'était un modeste qui possédait la modestie jusqu'à la timidité. Il avait horreur de la publicité, de la réclame, repoussait les journalistes, presque bourra, et ne se livrait que dans l'intimité. Mme d'Abbadie était pour lui comme une seconde mère, il n'était guère chez elle que par une exagération de l'Afrique, ou vieux cacahutes déprimés et insupportables qui se gisaient en tapinois vers les visiteurs et leur mordait le pantalon... ou le mollet, prenait part au dîner, montait sur la table, picorait dans votre assiette et parlait de troumpet de mets en vous mordant le doigt. M. d'Abbadie protestait vainement contre cet hôte indiscret, et il en défendait M. de Brazza, tant qu'il le pouvait. Mais il était si doux, M. de Brazza, si doux malgré tout d'énergie, qu'il se serait laissé mordre sans crier pour ne pas faire de peine à ses hôtes. C'était un contraste curieux que cette douceur avec cette physiologie de fer et de feu. On l'eût dit sculpté dans l'acier: maxillaires décharnées, nez saillant et aquilin, barbe noire, teint noir, yeux noirs et enfoncés sous d'épais sourcils. C'était une tête de Don Quichotte avec une âme d'Émile et un cœur de héros, mais un cœur tendre. On l'aimait à première vue, on cherchait sa pensée, on recherchait son amitié, et le chemin en était parfois très long. La droiture de son caractère, sa nature chevaleresque le mettaient en médiance contre les trop prompts amitiés. Il était de ceux qui n'aiment qu'en estimant. C'est très simplement qu'il racontait son histoire au Congo, réduisant son rôle à la plus simple expression, esquissant tout compliment. "J'ai eu beaucoup de chance, disait-il: je n'avais aucune ressource, aucune troupe, aucune arme, et il ne m'est jamais rien arrivé. Comment cela se fait-il? Très aisément: les nègres ne sont méchants que si on les attaque. Je leur faisais de petites cadeaux sans importance, je causais familièrement avec eux, je me faisais leur ami et ils avaient confiance en moi. Je leur parlais de la France comme d'une grande puissance amie qui favorisait le bonheur de tous ceux qui avaient recours à elle, qui établissait partout la justice, la paix, la sécurité et qui doublait la richesse de tous les pays où elle plantait son drapeau. "Quand j'ai rencontré Stanley, armé jusqu'aux dents, luxueusement hanaché, suivi d'une armée de porteurs et de bons chiens, il me vit dans un piètre accoutrement, avec des vêtements qui étaient presque en lambeaux, sans armes, sans provisions, et il eut un sourire de pitié, presque de mépris. "Et c'est ainsi, me dit-il, que vous voulez prendre possession d'un territoire? Je vous plains. "Ne me plaignez pas, lui dis-je; je ne risque que ma vie et de moins je ne laisserai pas une traînée de sang derrière moi. "Il comprit, fit la grimace et me quitta, soupirant de mon impuissance."

L'homme le plus vieux du monde.

Au gouverneur de la ville de Varsovie s'est adressé dernièrement, pour demander à être admis dans un hospice d'invalides, un vétéran du village de Kuwna, qui semble bien être l'homme le plus vieux du monde. Il s'agit, en effet, d'un homme qui compte cent cinquante ans et qui possède des médailles du temps de Catherine. Il entra dans l'armée à vingt ans, en 1785, et il fit ensuite partie de l'escorte qui accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. Tout cela est prouvé par des documents dont le gouverneur de Varsovie - d'abord incrédule - a dû reconnaître l'indéniable authenticité. Cent cinquante ans sur la terre! Ce bon invalide doit en avoir décidément bien assez!

La France et j'ai planté là-bas le drapeau français. "Entre nous, lui disais-je, ce roi Maococo y a mis de la bonne volonté, car il ne doit guère savoir lire, ni écrire son bon français, ni même en congolais. "Qu'importe! Il a compris ce que je lui disais et il a signé avec une signature que je lui ai appris à écrire. Ce n'est pas de la calligraphie, mais il a signé. "Et c'est le roi de tout ce territoire? "Pourquoi pas? Croyez-vous qu'il y ait là-bas des frontières précises? "Oh! avez-vous fait flotter le drapeau français? "Oh! c'était un petit drapeau sur une perche pas bien pesante. Je l'ai planté solennellement devant la case du roi, en présence de son peuple, et je vous assure que c'est maintenant pour eux un fétiche. Je ne sais si je le retrouverai intact, mais soyez sûrs qu'ils n'y toucheront pas et que seuls les oranges peuvent le jeter bas. Ils le relèveront. Et il ajoutait de sa voix douce: "La seule chose dont je sois fier, c'est que cette conquête n'a pas coûté une seule goutte de sang. Elle avait miné sa santé; mais de cela, il ne parlait pas. Il repartit en 1882, emmenant cette fois de nombreux volontaires, plusieurs fils de famille qui revaient la gloire et qui rapportèrent les fièvres. Il emporta une cargaison de paotilles de toute sorte et aussi des armes. Il fallut, cette fois, traverser le territoire des Pahouins, sauvages et cannibales, dont les fleches empoisonnées étaient à craindre. C'est à la suite de cette expédition qu'une mission catholique s'établit dans le pays avec Mgr Agouard, dont le zèle et l'intelligence ont beaucoup fait pour la civilisation parmi les noirs. On sait le reste; on sait comment ce pacifique conquérant est mort à la peine, mécontent de la tournure que prenait l'organisation administrative du pays, mécontent surtout des procédés durs et parfois barbares de certains employés du gouvernement. "Il ne faut pas maltraiter les nègres, disait-il. Ce sont de grands enfants. Il faut s'en faire aimer. Tout le monde n'avait pas les qualités de cœur et d'esprit d'un Brazza. Ce serait ce avec une administration allemande? Espérons encore que le bon et grand Français n'a pas travaillé pour le roi de Prusse. Ce serait peut-être le moment d'élever une statue au meilleur et au plus doux des conquérants."

Théâtres parisiens.

Les recettes dans les théâtres parisiens ont atteint, pendant l'exercice 1910-1911, le chiffre de fr. 27.730.062,99, et dans les concerts, celui de fr. 5.380.081,65. Les droits d'auteur se sont élevés à fr. 3.487.685,80. En 1909-1910, leur chiffre avait été de 3 millions 002.923,03, soit une différence de fr. 484.762,77 en faveur de la dernière saison. 800 pièces nouvelles ont été représentées, tant à Paris que dans la banlieue, les départements et la Belgique. Le nombre des membres sociétaires de la Société des auteurs est de 304. Celui des stagiaires est de 4.843. Rien que dans l'exercice 1910-1911, celui-ci s'est accru de 336 unités. Voilà des chiffres impressionnants. Qui aurait pu supposer que la mode actuelle des robes étroites serait susceptible de déchaîner une petite révolution économique? Oui, mes lames, vos robes étriquées seront peut-être la cause de graves événements. Ne souriez pas!... Rien n'est plus sérieux. L'heure est délicate, le moment solennel. Qu'il vous plaise de savoir que la chambre de commerce de Tarente, ville renommée pour la fabrication des tissus, vient de solliciter l'intervention des pouvoirs publics auprès des grands couturiers parisiens pour qu'ils renoncent à vous habiller de ces robes qui font valoir la souplesse harmonieuse de vos mouvements, mais qui, en revanche, n'absorbent pas assez d'étoffe. Avant l'apparition de cette mode, une robe nécessitait l'emploi de 12 à 14 mètres d'étoffe; aujourd'hui, 4 ou 5 mètres y suffisent. Il en est résulté une énorme ralentissement dans la fabrication des tissus. Que vont faire les pouvoirs pu-

Miss Jocondo.

La Jocondo disparue, les communications les plus singulières ont été faites à son sujet. Un journal de Graz raconte qu'en Syrie l'image de Monna Lisa se trouve dans beaucoup de cahiers de paysans, où elle est vénérée comme l'image de Notre-Dame. Par quelle aventure un stock de Jocondos s'est-il trouvé dans la balle d'un colporteur qui, sachant tout bien qu'il ne les vendrait point comme œuvres d'art, les a écoulées comme objets de pitié? Quel qu'il en soit, la femme du seigneur del Giocondo, accrochée au dessus du lit, écoute les prières adressées à une autre, préside aux naissances et aux morts et sourit avec un certain air qui n'est pas celui des Madones. Un entrefilet plus étonnant a paru dans le "Methodist Chronicle" de Chicago, journal parfaitement bien intentionné, mais dont les rédacteurs sont exempts de tout snobisme artistique. Voici comment ils avaient compris l'événement: "Dans les derniers jours d'août une jeune étrangère de passage à Paris, miss Jocondo, a été enlevée en plein jour par un audacieux voleur, tandis qu'elle visitait le Louvre. Ce regrettable événement prouve une fois de plus à quels dangers les jeunes filles honnêtes sont exposées non seulement dans les rues de la moderne Babylone, mais jusque dans les monuments publics. On voit par cet exemple instructif ce qu'il advient quand les femmes qui voyagent seules à Paris méprisent et jettent au vent les avertissements que nous ne cessons de leur donner."

TARTUFE EN MUSIQUE.

L'annonce de la mise en musique de "Tartufe" par M. Richard Strauss, met en fureur les modernistes fervents. M. Maurice Donnay n'est pas de leur avis et voit dans l'œuvre de Molière bien des passages se prêtant à la composition musicale. D'ailleurs, plusieurs œuvres de Molière furent déjà accompagnées de partitions. Lullier vit les partitions d'un grand nombre de comédies-ballets: "Monsieur de Pourceaugnac", "La Princesse d'Élide", "Le Bourgeois gentilhomme", "Le Sicilien", "Le Fâcheux", "L'Amour médecin", "Les Amants magnifiques", "Psyché", "La Pastorale comique", "Georges Dandin", "Le Mariage forcé". De ladin, on connaît également un "Monsieur de Pourceaugnac" et Villeneuve s'inspira de "La Princesse d'Élide". "Le médecin malgré lui" evoqua la verve harmonique de Desaugiers père en 1790, et beaucoup plus récemment, celle de Guinold. Il y a deux ans, au Conservatoire, M. Laparra fit entendre des fragments de "L'Amplification" et enfin on ne peut passer sous silence le "Don Juan" de Mozart.

PENDANT LA GUERRE.

Le théâtre pendant la guerre. Ces souvenirs, auxquels l'actualité donne, hélas! un caractère d'intérêt, sont du "Gaulois". "Se figure-t-on que l'on ait pu songer à donner des pièces nouvelles dans la seconde quinzaine du mois d'août 1870? Cependant le théâtre Beaumarchais disparu depuis, convoquant la presse et le public à la première représentation de "La Patrie en danger", drame en six actes d'Alfred Duprez et F. Leroy. C'était le 26 août, les théâtres ne connaissent plus de recettes suffisantes pour leur fonctionnement et le 16, la Comédie Française n'avait encaissé, pour une "Fête de Néron", que 268 fr. 10. "La Patrie en danger" n'était certes pas un chef-d'œuvre, mais la date de cette première est intéressante pour l'histoire du théâtre. Moins de quinze jours plus tard, toutes les salles de spectacle étaient fermées par ordre. Quelques-unes se rouvrirent - exceptionnellement - pendant la durée du siège: celle du théâtre Beaumarchais, où l'on donna onze représentations d'un vieux drame de Rosier "La Foi, l'Espérance et la Charité". Le 5 novembre, Léon et Frantz Beauvaulet risquèrent à l'Ambigu un drame intitulé "Les Paysans lorrains". Mais cette œuvre n'attira pas la foule, et ce fut la dernière pièce nouvelle représentée à Paris pendant l'année 1870."

La situation au Portugal.

Lisbonne, 3 octobre. Il y a eu samedi et dimanche plusieurs violentes rencontres dans les rues d'Oporto entre des bandes monarchistes et les troupes régulières, mais ces dernières ont eu facilement le dessus et n'ont pas tardé à rétablir l'ordre. Le nombre des tués et blessés est élevé. A l'heure actuelle l'ordre est complètement rétabli.

TULANE.

Une foule d'élite se presse chaque soir dans la salle du Tulane pour applaudir les excellents artistes qui interprètent "The Red Rose". Cette charmante comédie musicale promet d'être un des grands succès de la saison. Matinée aujourd'hui.

ORPHEUM.

L'excellente du nouveau programme établie à la première représentation, lundi, s'est encore affirmée hier. Aussi un nombreux public a-t-il été avec enthousiasme les artistes, particulièrement Mme Adélaïde Norwood, excellente chanteuse de grand opéra.

CRESCENT.

Il y avait beaucoup de monde hier aux deux représentations de "St Elmo", le drame populaire donné cette semaine au Crescent. Une seconde matinée sera donnée demain.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$15.00. Un an: \$90.00. 6 mois: \$50.00. 3 mois: \$30.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: 18.00. Un an: \$108.00. 6 mois: \$60.00. 3 mois: \$36.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$9.00. Un an: \$54.00. 6 mois: \$30.00. 3 mois: \$18.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$12.00. Un an: \$72.00. 6 mois: \$40.00. 3 mois: \$24.00.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises des MANDATS-POSTAUX, ou, par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton L'ABELLE DE LA N. O. No 3 Commencé le 3 octobre 1911 L'HE SAPHIR ROUGE GRAND ROMAN INEDIT PAR JACQUES BRIENNE PREMIERE PARTIE DE L'AMOUR AU CRIME I Suite. Ils regardèrent pendant longtemps le cadavre, et tout particu-

lièrement le visage, où, sous la rigidité de la mort, les traits horriblement tirés, les yeux démesurément ouverts, la bouche contractée laissant échapper un peu d'écoule, le cou gardant encore l'empreinte des mains criminelles qui l'avaient serré, disaient éloquentement la violence et l'horreur de sa mort. Au bout de quelques instants de muette contemplation le sentiment d'un devoir professionnel fut le plus fort, et toute trace d'émotion disparut chez les trois hommes. "Il me semble réaliser de la position du corps, dit remarquer M. Maire, le juge d'instruction, que M. Verdurel devait être debout lorsque l'assassin l'a saisi au cou et jeté sur ce canapé. Il n'aura même pas eu le temps de se défendre, et tel l'assassin l'a jeté sur ce meuble, tel il est resté. La mort a dû être instantanée. Le vieillard a été surpris, et la latte n'a pas été longue. "C'est assez, mon opinion, répliqua M. Bertrand. Voyez ses vêtements: ils accusent aucun désordre, sa chemise est toute blanche, à peine un peu froissée. "Évidemment, tout confirme notre commune impression. "Passons donc tout de suite au mobile du crime, le vol probablement. Encore faut-il s'en assurer. Le magistrat fouilla successivement toutes les poches. Elles étaient vides sauf la poche de

gilet dans laquelle il trouva une montre en or. Il hochait la tête. "C'est un objet compromettant que l'assassin aura volontairement abandonné. "Dans ce cas, nous serions en présence d'un assassin intelligent et réfléchi. "Il n'en manque pas de cette espèce, mon cher juge, vous le savez aussi bien que moi. La tâche de la Justice devient chaque jour plus difficile. Le commissaire de police qui pendant cette conversation s'était penché pour regarder sous le canapé, avança la main et retira un portefeuille et un porte-monnaie qu'il tendit au procureur de la République. "Eh, eh, fit celui-ci. "Le porte-monnaie est absolument vide; le portefeuille ne contient que des cartes de visite et des papiers insignifiants. "Le vol semble donc bien le mobile du crime. Les magistrats continuèrent leurs recherches. Ils examinèrent en détail toute la pièce, puis la pièce voisine. Ils ne remarquèrent rien d'anormal. Ils s'en retournèrent l'étonnement de constater que l'assassin n'avait pas essayé de forcer le coffre, ni même d'ouvrir la caisse où on laissait toujours quelque argent. Il n'avait fracturé aucun meuble, fouillé aucun tiroir. De moins, s'il l'avait fait, il n'en res-

serait pas si facile de le constater, on a enlevé la poignée de la serrure de ce côté-ci, et on ne peut l'ouvrir que de l'autre côté. "Les magistrats s'approchèrent pour vérifier et reconnurent l'exactitude de fait. "Vous comprenez donc mon étonnement: je restai dix secondes étendu sur la poitrine, puis, tournant la tête, j'aperçus le corps de mon maître, comme je le vois maintenant, étendu sur ce canapé. "Le procureur de la République lui occupa la parole. "Vous n'avez fait aucune autre remarque? "Non, monsieur le procureur. "C'est bien, vous pouvez vous retirer. Les magistrats continuèrent leur enquête. Jean Bernard, l'ancien contre-maître de la fabrique, devenu depuis deux ans l'associé de M. Verdurel, confirma les dires de l'économiste au sujet de la porte qui faisait communiquer son salon et le petit bureau. "Puis, à la demande des magistrats, il donna quelques explications complémentaires. "Lorsque, conformément au désir exprimé par mon patron, je suis venu habiter ici, M. Verdurel m'a fait aménager pour moi le petit pavillon qui se trouve entre l'hôtel et la fabrique, et qui auparavant servait d'entrepôt. J'ai condamné alors cette porte qui

n'avait plus de raison d'être. "Cependant, il m'est arrivé quelquefois, le soir notamment, lorsque j'avais à travailler au bureau, de passer par là. Mais hier, je me suis couché de bonne heure, et dans la journée, je ne suis même pas entré dans le salon. Je ne parviens donc pas à m'expliquer comment il se fait que cette porte soit ouverte, et je me demande qui a bien pu l'ouvrir. "Le procureur de la République échangea avec le juge d'instruction un rapide regard. Décidément, l'affaire devenait intéressante. "Puis, s'adressant de nouveau à Jean Bernard: "Personne, en dehors de vous, ne passe jamais par cette porte? "Absolument personne. "Et vous n'avez rien remarqué d'anormal, ce matin, dans le pavillon? "Rien. La porte d'entrée était fermée au verrou comme d'habitude. "Quelles sont les personnes qui habitent avec vous dans le pavillon? "Ma femme, nos deux domestiques et un enfant. "Votre fille? "Non, un orphelin que j'ai recueilli après avoir causé, oh, moi, je suis involontairement, - la mort de ses parents. "Quel âge a-t-il? "Sept ans. "Et vos domestiques?"

"L'une, la cuisinière, peut avoir dans les cinquante ans; l'autre, la femme de chambre, est une jeune fille. "Vous n'avez aucun soupçon à leur endroit? "Oh! monsieur le procureur! Elles sont depuis longtemps à mon service et je réponds d'elles comme de moi-même. "C'est bien, je les interrogerai tout à l'heure. Faites venir maintenant les domestiques de M. Verdurel. M. Bertrand posa de nombreuses questions à la femme de charge et au valet de chambre du défaut, et put grâce à eux rétablir l'emploi du temps du malheureux vieillard dans la soirée précédente. Il résultait de leurs déclarations coordonnées que M. Verdurel avait dîné à sept heures et demie comme à l'ordinaire, qu'il s'était retiré ensuite dans un petit salon attendant à sa chambre à coucher, où commodément assis dans un fauteuil, il avait fumé un cigare, tout en lisant le "Petit Parisien". A dix heures il avait souper Baptiste, son valet de chambre, lui avait apporté une tasse de tilleul comme il avait l'habitude de le faire chaque soir. "Monsieur n'a plus besoin de moi? avait demandé le domestique, après avoir déposé le plateau sur la table. A ce moment, M. Verdurel était debout, le dos appuyé à la